

PRÉSENTATION

PHILOSOPHER HORS LES MURS

Le pavé qu'on tient entre les mains est le livre-somme de quinze années de travail philosophique. Il constitue la version, très largement corrigée et augmentée, d'un livre paru en anglais aux éditions Bloomsbury, sous le titre *La Transgression et l'inexistant* (*Transgression and the Inexistent*), puis en français sous format e-book aux éditions Méta en 2015, et destiné à présenter au public anglo-saxon les grandes lignes de mon entreprise philosophique. Plus précisément, il récapitule l'ossature systématique que développent les cinq tomes de mon « grand œuvre » philosophique, *L'esprit du nihilisme*, pensés dans un ordre irréductible à leur date d'écriture comme de parution : *Ironie et vérité* (Nous, 2009), *Manifeste antiscolastique* (Nous, 2005), *Ontologique de l'histoire* (Fayard, 2009), *Être et sexualité* (Stock, 2013), *Le sinthome politique*, qui devint sous la pression des circonstances *Après Badiou* (Grasset, 2011). À quoi il faudrait ajouter trois tomes « fantômes », *Inesthétique et mimésis*, paru aux Nouvelles éditions Lignes en 2010, *La conjuration des Tartuffes*, en 2011 chez Léo Scheer, enfin le recueil d'*Écrits inédits*, aux Presses du Réel en 2016.

Mais le présent livre veut rendre, non pas certes inutile, mais, disons, facultative, la lecture de ces volumes. Tous ces tomes, en particulier *Ontologique de l'Histoire*, constituent comme autant de plans architecturaux, d'échafaudages, de chantiers, etc., de ce qui appert ici comme le bâtiment fini (quoique augmentable) de toute la recherche. Il a été conçu pour qu'on puisse commencer par lui, sans besoin d'aucun autre prolégomène.

Après bien des hésitations quant à la forme à lui donner, j'ai opté, sur plusieurs suggestions de lecteurs (je pense notamment à

l'admirable Anne Dufourmantelle¹), pour la forme du lexique. Ma première réaction fut pourtant la réticence, puisque cette forme « abécédaire » sentait un peu trop le Deleuze², et ma modestie froissée estima qu'il était un peu prématuré, pré-quadragénaire, d'opter pour une forme si connotée de consécration, de maturité, voire de fin de règne et d'embaumement.

Malgré cela, l'idée du lexique ne laissa pas de faire son chemin, comme un ver insidieux dans le fruit. C'est sous cette forme que je ne pus m'empêcher de le rédiger mentalement. Je finis donc par m'avouer vaincu et m'exécutai. Constituer une sorte de pléiade de ma syntaxe conceptuelle, en prélevant une trentaine de mots-clés, dont les définitions génériques, entrecroisées, était à la fin le meilleur moyen de faire *voir* à la lectrice ou au lecteur leur interaction organique, et le caractère *systematique* de toute l'entreprise. D'où le titre, par les temps qui courent passablement « prétentieux », que je me résous à lui donner : aucun autre n'était possible. Il s'agit véritablement d'un système, au sens le plus fort du terme, que la présente préface a pour vocation de déblayer, avant que la lectrice ou le lecteur n'entre de plain-pied dans la chose même, et se fasse son propre jugement.

L'élaboration de ce système ne se fit pourtant pas en visant *consciemment* quelque chose de cet ordre. L'entreprise à quoi je fixais, il y a longtemps, le titre de *L'esprit du nihilisme*, désormais consacré d'un titre bien plus approprié, était un travail de *recherche*, non la quête d'un système philosophique. Ce travail fut mené « en temps réel », comme à vue, et son organicité ne se révéla à moi que rétroactivement : pas même « au fur et à mesure », mais bien en un éclair révélateur qui fit la lumière sur toute l'entreprise d'un seul coup. Lequel ? En fait, le texte essentiel de toute ladite entreprise est *Algèbre de la Tragédie*, qui clôt *Ontologique de l'Histoire* (réédité depuis chez Léo Scheer, 2014, avec une postface de Tristan Garcia³). C'est là que se révéla – comme dans le moment crucial d'une cure analytique – à quel point ma pensée était architecturée, sans même que je le sache *pendant* que je la développais. La chose avait même quelque chose d'écrasant pour mes petites épaules d'autodidacte

1 Morte, entretemps, dans des conditions tragiques pendant l'été 2017, par noyade en essayant de porter secours à deux enfants. Philosophe et psychanalyste remarquable, auteure d'une œuvre inclassable et abondante, elle fut directrice de la collection « L'autre pensée » aux éditions Stock, dans laquelle parut mon *Être et sexualité*. La dédicace principale ayant déjà été prise, que cette note serve d'hommage spécial à cette si admirable personne.

2 *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, éditions Montparnasse, 1999/2004.

3 Si c'était à refaire, je ne suis pas sûr que je consentirais à cet appariement, pour des raisons qui n'échapperont pas au lecteur à mesure qu'il pénétrera dans le présent livre...

(on gardera à l'esprit l'exergue de Grothendieck plus haut), au point que les compliments qui émanèrent de ceux qui le lurent (on gardera à l'esprit l'exergue de Steve Light plus haut) eut pour contre-effet de me plonger dans une paralysie intellectuelle à peu près totale qui dura près de cinq années. La première version de ce livre fut écrite en 2012. Pour tout dire, je songeais, peu après, à carrément cesser d'écrire, pour des raisons que je dirai plus loin.

Je ne repris ce livre, écrasé sous le poids de toutes sortes d'enjeux – tant privés que public –, qu'en l'année 2016, et c'est le résultat de ce travail clivé dans le temps que la lectrice ou le lecteur tient entre les mains. Il s'agit, quelque pathétique que puisse en sonner l'aveu, du livre d'une vie.

Cinq années de quasi-inactivité intellectuelle et scripturaire, donc. Pour tout dire, une volonté même de tout arrêter, de comme on dit tout envoyer promener. Les raisons de cette crise comptent au nombre de quatre.

1 – La première, sur laquelle je reviens assez longuement plus loin, est que ma philosophie s'est entièrement développée à l'écart de son lieu d'extraction presque obligatoire depuis plus de deux siècles, l'Université ; ce qui a des conséquences incommensurables que cette préface ne pourra que survoler. J'ai toujours vécu en marge de la société, n'ai jamais exercé de métier « normal », me suis engagé et parfois perdu dans toutes sortes d'aventures périlleuses à plus d'un titre : bref, j'ai davantage mené une vie de « poète » (« maudit », comme il se doit) que de « philosophe » au sens où on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire presque toujours de fonctionnaire.

2 – La sensation « positive », mais empoisonnée, d'avoir tout dit. Une amie a évoqué à ce sujet le silence du dénommé Wittgenstein, pendant cinq ans après la parution du *Tractacus logico-philosophicus*, dans lequel, avec sa modestie habituelle, le torturé viennois estimait avoir résolu tous les problèmes philosophiques possibles de tous les temps (rappelons que son chef-d'œuvre ne fait que cent vingt pages).

Mais rien n'exprime mieux cet aspect spécifique de ladite crise que les remarques suivantes de T.S. Eliot : « Je sais par expérience personnelle que vers le milieu de la vie un homme se trouve en présence de trois choix : ne plus écrire du tout ; se répéter, avec, peut-être, un degré toujours plus grand de virtuosité ; ou, par un effort de la pensée, s'adapter à cet « âge moyen » et trouver une autre façon de travailler. »

Il me fallut donc presque cinq longues et lourdes années, pour me rendre à l'évidence : comme un certain nombre de philosophes passés ou contemporains, qui seront nommés dans ces pages, j'étais condamné à reprendre le métier sur la base de la seule seconde possibilité évoquée par Eliot : à déplier des conséquences sans cesse plus fines des ossatures fondamentales de ma construction philosophique ; mais, de façon sans doute définitive, à ne plus rien découvrir de fondamentalement neuf.

Peut-être me suis-je en somme retrouvé, il y a cinq années, dans la situation d'un dénommé Fichte, condamné à réécrire toute sa vie sans relâche sa seule et unique *Doctrine de la Science*. Ou, mieux, d'un certain Schopenhauer, n'ayant rien fait que sans cesse annoter son propre système trouvé à l'âge de vingt-cinq ans ; il n'est pas du tout à exclure que, aussi volumineux que paraisse le livre en l'état dans lequel on le trouvera ici en avant-première, il soit, à l'instar du *Monde comme Volonté et comme Représentation* au fur de ses rééditions, destiné à doubler dans dix ans, et à quadrupler dans trente !

3 – La troisième raison est celle qu'un des plus grands francs-tireurs non-universitaires des cinquante dernières années, Guy Debord, appelait à son propre sujet la « mauvaise réputation »⁴. Elle est étroitement liée à la première... Parmi les compliments dont l'embryon suscité du présent travail m'a gratifié, je citerai celui de Markus Gabriel (le jeune universitaire le plus en vue de la scène philosophique allemande, de façon méritée), à Bonn, où je présentais ses grandes lignes à un public d'étudiants francophones. Il me dit devant ce public que je lui faisais penser à Schopenhauer. Naturellement, je me doutais sur le coup de ce qu'un tel compliment avait d'empoisonné ; l'impression ne laissa pas de se confirmer plus tard, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai au cours de ce livre, tant elles dépassent de beaucoup mon minuscule cas personnel.

Dans un premier temps, je compris son « compliment » comme suit : j'étais une sorte d'infréquentable gougnafier, de mauvais coucheur, d'imprécauteur pestiféré, etc. : le quidam qui n'a pas sa langue dans sa poche, et, pour cela, le Mouton Noir de la scène philosophique ambiante. Schopenhauer a pour son compte en effet payé très cher, de son vivant, ses violentes attaques contre les éminences universitaires de l'époque (du calibre de Fichte, Schelling, Hegel, pour ne rien dire des innombrables dérivés) ; encore aujourd'hui, que ce soit pour cette raison ou pour une autre, bien des universitaires ne peuvent entendre évoquer son nom sans se boucher le nez.

4 *Cette mauvaise réputation*, Paris, Gallimard, 1993.